AVIS AUX POLONOIS

Rélativement à la Conduite toute nouvelle de la Russie à leur égard.

Ce n'est pas d'aujourd' hui, c'est depuis des Siécles, que le grand principe de la politique des Cours est de faire mouvoir tous les ressorts que l'esprit, l'astuce, & l'adresse peuvent inventer & fournir pour atteindre le but d'un Systême une fois adopté. La terreur, les ménaces, la douceur, les promesses, les faveurs même les plus signalées, tout a-été employé tour à tour, & sera toujours adroitement mis en jeu avec une chaleur analogue à la trempe du génie & à la vivacité des mouvemens de la force motrice, qui est dans le cas de s'en servir. Ce triple levier, aussi puissant que les plus nombreuses armées, a de tout tems soulevé, ébranlé les fondemens des Empires les plus fermes, & en a souvent précipité la Chûte. Que n'en avons-nous pas à craindre, nous, dans la position délicate où nous nous trouvons, nous qui en avons malheureusement éprouvé les effets les plus orageux, les plus désastreux? Pourrions-nous donc trop-tôt & assez nous prémunir contre des nouvelles attaques? Peu experts dans cet insidieux manége de tous les jours, nous devons nécessairement & fréquemment étre la triste victime de nôtre inexpérience, de la simplicité de nos vues, & de la sincérité de nos intentions. Eh! comment échapper au danger, au milieu des précipices, qu' une Puissance également ambitieuse & adroite creuse sans cesse sous nos pas, pour profiter impunément de nos imprudences! Ah! si jamais, ô Polonois, ô mes concitoyens, vous avez dû vous tenir en garde avec toute la vigilance de la foiblesse & de la crainte, c'est aujourd' hui, c'est dans les occurrences présentes. Pologne, ô ma Patrie! regarde au tour de toi, jette un coup d'oeil sur le passé, juge le présent où tu vois tes Enfans rassemblés par la crainte & l'éspérance, s'agiter de mil-

A le

le manieres; considere la nature des procédés qu'on a tenus & qu'on tient à ton égard, & permets qu'un d'entre eux t'annonce hardiment ceux qu'on te prépare encore. Il peut s'égarer dans ses idées, mais il peut aussi te donner un conseil utile & salutaire. Le tems s'approche où tu dois décider de ton sort: arme-toi de prudence, de circonspection, de méfiance, & que leur flambeau éclaire toutes tes démarches. Il y va de ton existence, où de ta perte absolue.

La réunion singuliere de mille circonstances, toutes inattendues a voulu que nôtre nation, jusqu'ici sans liberté, sans force, sans considération, & s'il faut le dire, dans les entraves de la dépendance la plus dure, parut tout-à-coup, & comme par miracle, une Nation libre, indépendante, avec quelque force au dedans, quelque considération au dehors. Elle voyoit, il est vrai, avec complaisance dans l'âme de ses membres le germe de toutes les vertus républicaines, mais ce germe pressé, étouffé presque sous le poids d'une force dominante, manquoit de chaleur pour éclorre & d'impulsion pour agir; il lui falloit un véhicule pour se déployer, un bras protecteur pour defendre ses premiers essais de vertu, ses premiers fruits de courage contre la violence de l'orage, capable de les déssecher jusque dans leur racine.

Nous l'avons enfin trouvé ce bras défenseur, cet appui tant desiré, par le plus heureux des hazards, au milieu de la guerre actuelle des Russes avec le Musulman & le Suédois, son allié, dans l'amitié du Roi de Prusse & dans la fermeté de nos âmes & de nos résolutions. Nous ne saurions nous y tromper; & n'en pas faire l'aveu, c'est fermer les yeux à l'évidence.

Oui, tout amour propre à part, nous devons l'avouer dans l'état des choses où nous nous voyons: comme il nous a été impossible jusqu' à ce jour, de rien faire par nous mêmes, dont les bras ont toujours été liés par la haine de l'ennemi naturel de nôtre liberté & de nôtre bien-être, il ne nous seroit pas moins diffi-

difficile de figurer parmi les peuples de l'Europe, ſi nous abandonnant à nous-mêmes, nous négligions l'alliance des autres Puiſſances, qui nous offrent leur amitié avec leur ſecours. Ce pas à faire, eſt pour nous d'une indispenſable néceſſité, & c'eſt de la ſageſſe de nôtre choix, où de ſon inconſidération de la prudence où de la coruption qui préſidera à nos conſeils, que dépend évidemment la felicité conſtante de nôtre pays, où ſon malheur ſans remède. Péſons ſur ces conſidérations & nous en ſentirons tout le vrai.

Deux Puiſſances voiſines recherchent nôtre amitié, elles nous offrent la leur. L'une, c'eſt cette même Puiſſance, qui, depuis cinq où ſix Luſtres, appeſantiſſant ſur nous ſon pouvoir tyrannique, nous a pouſſé impitoyablement dans l'abîme du malheur & de la détreſſe la plus déſolante, ſans jamais nous permettre de reſpirer & de nous relever. L'autre, vraiment l'image de la bienfaiſante Providence, nous prête toute la force de ſon bras, pour nous tirer du précipice. Pourſuivant avec conſtance ce qu'elle à généreuſement commencé, elle nous a ſoulevés de l'abîme & nous a placés, ſur un degré d'indépendance & de liberté qui paroit preſque donner de la jalouſie à certaines Puiſſances étrangeres. Il faudroit qu'une Nation fut bien corrompue, bien accoutumée à l'eſclavage pour balancer un moment entre ſon tyran & ſon bienfaiteur dans de pareilles circonſtances. Mais, comme la Ruſſie voudroit par de nouvelles démarches, par des procédés captieux, enlever au Roi de Pruſſe ce que nôtre reconnoiſſance lui doit ſi juſtement, il ne ſera pas hors de propos, de mettre ſous les yeux de l'Europe entiere la maniere d'agir de la Ruſſie vis-à-vis de nôtre République, depuis le commencement de la malheureuſe influence qu'elle à eue ſur nôtre gouvernement politique & ſur nôtre adminiſtration intérieure.

Remontons d'abord dans nos faſtes & juſqu'á ce tems reculé où nos Rois commencerent à s'allier avec la Ruſſie, & nôtre Pologne à dé-

cheoir de sa liberté, de sa splendeur. La premiere insulte faite à nos frontiéres, qui dès lors furent entâmées, nous la devons à la Russie. L'amitié de Jean III avec le Czar de Moscovie nous a valu la perte de Sévérie & de Czerniechow. Pierre le grand viola son traité avec Auguste II rélativement à la reddition de la Livonie enlevée aux Suédois. La Courlande, fief de la Pologne, n'est plus qu'une Province de l'Empire Russien. Enfin la perte de la Livonie en entier, celle de plusieurs autres Palatinats nous ont fait sentir la pesenteur du Sceptre de Catherine II, ce Sceptre, qui devoit être pour nous, Polonois, si leger, si avantageux. Peu contente d'avoir resserré nos frontieres, la Russie a frappé sur la Pologne le coup le plus mortel à sa liberté & à ses Priviléges constitutifs, au point que la moitié de l'Europe ne nous regardoit dèja plus comme une Nation libre & independante, mais comme les sujêts d'une grande Province de l'Empire de toutes les Russies. La violence faite à l'élection libre de nos Rois, en particulier dans la personne de Stanislas Leszczyński; les Rois qui nous ont été ensuite donnés par une main armée; le renversement total de nôtre ancien gouvernement; l'établissement arbitraire & violent d'un Conseil Permanent, tout cela, sont autant de traits ineffaçables de la domination Russiene en Pologne. A qui en outre sommes-nous rédevables de l'anéantissement de nos forces Nationales, de la persécution constante, qu'ont éprouvée nos plus vertueux Citoyens, de ce Ministre étranger, placé au côté droit du trône, comme un second Roi, dont la Majesté etoit plus redoutable que celle du premier, si non à la Russie? C'est encore la Russie, qui, se glissant dans tous les départemens de nôtre administration domestique, en a mû, à son gré, tous les ressorts; c'est elle, qui a devasté, rongé, dépeuplé nos Provinces limitrophes de son Empire par les marches & les séjours continuels de ses Troupes, par l'établissement de magazins, & par les fréquents enlevemens de nos paysans, pour peupler ses déserts, pendant la paix, & travailler pour eux pendant la guerre.

Enfin

Enfin c'eſt toujours la Ruſſie, qui par ſes tréſors, ſes ſoldats, ſes Ambaſſadeurs s'étoit emparé de nos Diétines, de nos Diétes & de nos Tribunaux. C'eſtelle, qui plus eſt, c'eſt-elle qui ſans ceſſe occupée à ſemer la diſcorde & la méfiance entre le Roi & ſes ſujêts, a nourri, entretenu, fomenté le déſordre & l'anarchie, qui ont regné ſi long-tems dans nôtre pays. Voila les beaux exploits multipliés de la Cour de Petersbourg, & comment elle a couvert de honte & d'opprobre une Nation brillante & valeureuſe. Cette conduite inconçevable, ce ſyſteme d'oppreſſion méritent-ils autre choſe de la part des Polonois, qu'une haine irreconciliable, une vengeance eternelle?

Le moment eſt arrivé de ſécouer pour toujours ce joug intolerable & d'effacer, s'il eſt poſſible, juſqu'aux traces qu'il a pû imprimer ſur nos individus & ſur tout ce qui nous environne. Et s'il étoit parmi nous quelque âme aſſez timide, pour n'oſer s'élever à la hauteur de ce noble ſentiment, de ce généreux effort, où aſſez préoccupée des illuſions, que nos tyrans ſe ſont plû à répandre, montrons ici dans tout ſon jour le contraſte frappant, que nous preſentent les Cours de Berlin & de Petersbourg par leur maniere de penſer. Reliſons les premieres Notes de ces deux Puiſſances. Elles nous offrent á nud & ſans voile la diverſité de leurs principes politiques.

Le Ruſſe audacieux, ne voyant dans les efforts des Polonois, pour reprendre leurs forces & rentrer dans leur indépendance primitive, que des pas diamétralement opposés aux intérêts de ſa Cour, oſe dire en face à la Nation aſſemblée & au nom de ſa Souveraine: *Polonois, gardés-vous de vouloir être libres, de toucher à la forme de gouvernement, qui conſacre & perpétue vôtre dépendance. Gardés-vous d'enfreindre nôtre acte de Garantie, qui ne vous permettra jamais de prétendre à la liberté, ſans quoi vous provoqués la foudre de ma Souveraine, vous allumés le feu de ſon inimitié, de ſa Colêre.* Tel eſt, aux expresſions près, le ſens de la Note du Miniſtre Stakelberg en date du 5. 9bre 1788.

Rapprochons de cette Note Ruſſe, celle du Roi de Pruſſe : En voici le ſens & les termes : *Illuſtre Nation Polonoiſe, ſoyés libre, ſoyés indépendante, mettés-vous en forces, formés vous un gouvernement tel qu'il vous plaira & qui puiſſe vous convenir. Je vous promets, moi, tout appui & aſſiſtance contre toute Main ennemie qui voudroit oppoſer des barrieres à vos arrangemens.* Après deux Notes auſſi differentes, des ſentimens auſſi diſparates, eſt-il ſurprenant qu'une indignation générale ſe ſoit manifeſtée contre la Ruſſie, & qu'au contraire l'on ait témoigné presque univerſellement aux Pruſſiens une ſorte d'enthouſiaſme d'admiration & de gratitude.

Cette indignation d'une part & cet enthouſiaſme de l'autre, ſont dignes de toi, Nation Polonoiſe, l'Univers y applaudit, & il ne verra bientôt plus la tâche honteuſe, dont tu t'étois couverte par l'oubli de ta gloire, par ta molle condescendance. Ces nobles ſentimens, que tu ſubſtitues aujourd'hui à ton ancienne inſouciance, ſont en outre légitimés par les demarches ultérieures de ces deux Puiſſances. La premiere s'eſt attachée à éterniſer ta dépendance & ta foibleſſe; La ſeconde aucontraire à ranimer tes forces, à réveiller ton indépendance. Dans ce Conflit de ſentimens & d'intérêts contraires, la vertu, le patriotisme l'ont emporté ſur la baſſeſſe, & la déférence rampante qui en eſt la ſuite, & déja le Polonois eſt libre, il a déja des forces, il parle en maitre de ſon exiſtence, en ſouverain, & ce changement ſubit il le doit à la Cour de Berlin, qui par là ſans doute a acquis des droits ſur nôtre reconnoiſſance d'autant plus durables & legitimes que cette heureuſe révolution eſt l'effet de la ſageſſe & de la circonſpection de ce Monarque qui a ſçu écarter toute violence, prévenir toute effuſion de ſang, compagnes trop ordinaires de ces luttes inteſtines.

De ſon côté le Miniſtere de Pétersbourg a enfin reconnu l'erreur groſſiére qui lui eſt échappée dans ſa premiere Note : il cherche

cherche à la réparer par des declarations moins tranchantes, plus modestes. Mais, si dans la vie privée la duplicité de Caractere annonce un esprit de trahison & repousse la confiance, est-il de la prudence d'en croire á une Nation, dont on connoit la mobilité des principes & l'inconstance de la foi? il ne nous convient donc pas de nous unir à la Russie. Son Ministere en effêt recomande à son Ambassadeur toute la politesse des égards, & des procédés avec les Polonois; c'ést à dire de se debarasser le plus poliment possible, de leurs pressantes sollicitations & d'éluder l'objêt de leurs demandes. Si la Nation excédée du fardeau des Troupes Russes, & éffrayée, avec raison, des premieres étincelles de revolte, parmi les paysans, à leur occasion où à leur instigation, prie, supplie, sollicite vainement l'évacuation des dites Troupes; si hors d'état de se faire rendre justice par elle-même, elle a recours à l'intervention de son unique appui, de son ami, le Roi de Prusse, pour l'obtenir, & qu'enfin elle l'obtienne, ce qui est indubitable, nous reçevrons á-coup-sûr de la Cour de Pétersbourg une de ces Notes illusoires, qui lui sont familieres, comme si elle se fut rendue à la priere des Etats Confédérés; nous y lirons: *Aussitôt que sa Majesté. l'Impératrice a été pleinement informée des desordres occasionnés par le séjour de ses Troupes sur le Territoire de la Sérénissime République, sa Majesté Jmperiale a sur le champ donné des ordres précis qu'elles sortissent incontinent du dit Territoire; & quant aux Magazins, ils seront incessemment transportés hors du Pays.* Et qui sçait même, si, dans la vüe de nous dégouter d'une alliance avec sa Majesté Prussienne, la politique du Cabinet Russe n'ira pas jusqu'à verser de nouveaux trésors sur ces ames basses & vénales, qui l'ont si bien servie jusqu'ici; & á bercer le vulgaire ignorant, irréflechi de l'éspoir trompeur de recouvrer dans peu des Provinces arrachées à la Pologne! Ce manége politique de duplicité & de corruption ne m'étonneroit nullement, depuis que l'âme du Conseil, le Ministre principal de l'Impératrice, cet homme ostensiblement enne-

mi

mi des Polonois, jusqu'á la groſſiereté, faiſant violence à ſon caractere, vient d'offrir à ces memes Polonois, ſans doute à deſſein de mieux tromper la Nation, des armes pour leur defenſe. C'eſt ce meme Potemkin cependant, qui, au mépris du titre honorable de citoyen qu'il s'eſt acquis en Pologne, & dont le moindre des avantages eſt de lui aſſurer, dans ſa Chûte éventuelle, une retraite, a eu la hardieſſe de faire entrer, à pluſieurs repriſes & tout fraichement encore, des Troupes & des armes étrangeres dans ſa nouvelle Patrie. Heureuſement la Nation a ſçu apprécier l'offre de cette Main ennemie, & l'a acceptée d'un ton, qui en indique la valeur.

Voila, Polonois, l'eſquiſſe du tableau que j'ai voulû tracer de cette Puiſſance avec qui quelques uns de vos Compatriotes aveuglés par le préjugé, ou inſenſibles au ſort de leur Patrie, jugent devoir s'allier.

O! toi, qui né pour l'éſclavage, regrettes le joug que tu n'as ſecoué que malgré toi & pour le moment, va courber de nouveau la tête ſous ce honteux fardeau, qui t'attend; mais renonce pour toujours à la liberté, dont tu méconnois le prix. Tu ne briſera pas, quand tu le voudras, les fers du deſpotisme; ils te traineront, où tu les traineras juſque dans le tombeau. Va te remettre dans les ferres de ton tyran; rouvre tes playes anciennes, ſi tu ne les a pas aſſez lavées par tes larmes; mais ſouviens-toi que le mépris des humains, la malédiction de ta poſterité, les malheurs les plus cuiſans de l'infortune ſeront ton partage, partage d'autant plus amer que par ton ingratitude, ton inſenſibilité, ton aveuglement, ta cupidité, tu te ſeras rendu indigne de tout ſecours, de tout appui & même de pitié de la part de ces voiſins, qui aujourd' hui te veulent & te ſont du bien.